

ARTHUR LOCHMANN

La vie solide

La charpente
comme éthique
du faire

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019

À la Tournée du coq.

« Trop désorientés pour ranger les positions le long de l'axe qui allait de l'ancien au nouveau, du Local au Global, mais encore incapables de donner un nom, de fixer une position... »

Bruno LATOUR, *Où atterrir ?*

PROLOGUE

Six heures dix-sept. Mon téléphone sonne bien avant mon réveil. C'est David, le chef d'équipe : « Un méchant orage arrive sur Toulouse. Je suis en route pour le chantier. Ramène-toi, il faut qu'on bâche pour de vrai. » La veille au soir, la météo n'annonçait que du beau temps. Avant de redescendre du toit sur lequel nous travaillons, nous avons protégé à la va-vite. Cela ne tiendra pas la pluie d'été. Je saute dans mon pantalon, raide de crasse et de transpiration, j'enfile un pull et un ciré, et je me lance à vélo à travers les ruelles toulousaines. Le jour se lève à peine. Au sud-ouest de la ville s'approche une masse sombre et menaçante. Je pédale de plus belle.

Les premières gouttes se font sentir quand j'arrive au chantier. David est déjà sur l'échafaudage, il maîtrise une bâche qui bat dans le

La vie solide

vent. J'attrape ma sacoche et mon marteau restés sur le tas de bois et cours vers les échelles en rabattant ma capuche. La douche commence.

Au sommet du toit, debout sur les chevrons posés la veille, David déroule la bâche le long du faîtage. Il progresse lentement, pour bien la tendre et la fixer, concentré malgré la pluie et les bourrasques. « Ah, te voilà ! Occupe-toi de la cheminée ! » lance-t-il en me voyant arriver. Je saisis une deuxième bâche, un gros rouleau de scotch de toiture, et entreprends de mettre hors d'eau le pourtour du conduit. Le tonnerre gronde, la pluie redouble. D'un geste trop brusque contre la vieille zinguerie de la cheminée, je m'entaille la main. Ça pisse le sang. David, m'entendant jurer, termine rapidement le faîtage et vient à ma rescousse. « Pas de quoi se précipiter, c'est juste trois gouttes d'eau. »

Il termine le travail pour moi pendant que je presse mon pouce sur la coupure, puis, les cheveux trempés, collés sur le front, il me regarde en souriant : « C'est le métier qui rentre, comme diraient les vieux. Allez, viens, on va prendre un café en attendant que ça se calme. »

Il y a maintenant dix ans, dans une période de grande désorientation, je me suis inscrit en

Prologue

CAP de charpentier. Ce n'était pas par passion de la tradition, que je n'apprécie qu'avec modération. Ce n'était pas davantage par amour des lignes pures de l'architecture, qui m'indiffèrent. C'était encore moins par goût des échanges virils et musculeux. J'avais déjà eu parfois l'occasion de travailler sur des chantiers, aux vacances scolaires avec mon père, mais je ne m'y étais jamais reconnu une quelconque vocation. Rien de tout cela, donc. Après trois années de travail acharné en classe préparatoire et deux autres à l'université, je voulais pouvoir prendre le large sans m'inquiéter de la trésorerie. J'avais simplement besoin d'un gagne-pain. Le centre de formation d'Anglet, où j'habitais alors, avait des places en charpente et en électricité. La charpente l'emporta de peu. Ce fut l'une des meilleures décisions de ma vie.

À bien des égards, l'apprentissage de ce métier ressemble à celui des autres artisanats : on y intériorise des gestes, une langue, des méthodes, des exigences, et cela prend du temps. Mais la charpente est aussi une activité à nulle autre pareille. On y travaille le bois, ce matériau inépuisable dont on découvre aujourd'hui encore de nouvelles caractéristiques. On y mêle quotidiennement savoirs traditionnels et méthodes modernes pour construire de manière durable et

La vie solide

écologique. On y vit dehors, par tous les temps. Comme les vigneronns ont la mémoire des climats qui ont fait chaque millésime, on se souvient des saisons. On se souvient aussi des chantiers qui rythment les années : ceux que l'on terminait tard l'hiver à la lueur des projecteurs halogènes ; ceux qui n'étaient que fêtes et bombances les soirs d'été, au pied du toit ; ceux qui auront coûté quelques cicatrices ou des frayeurs mémorables. Et, de tous les corps d'état du bâtiment, c'est le seul qui procure cette sensation première, essentielle, des espaces en train de prendre forme sous le ciel. C'est un métier immensément exigeant, une vie solide à laquelle on s'attache.

Mon parcours n'a rien d'exceptionnel. Nous sommes de plus en plus nombreux, au cours de nos vies modernes, à changer radicalement de trajectoire. Bien souvent c'est pour se lancer dans un métier artisanal. Faut-il y voir un « retour à l'artisanat », comme un point de rebroussement sur la courbe du progrès, vers des modèles traditionalistes, conservateurs et vieillissants ? J'en doute fort. Et mon expérience fut tout inverse. D'abord, parce que la charpente, comme la plupart des artisanats, est tout sauf figée. On y invente constamment, par

Prologue

les matériaux autant que par les méthodes de travail. Mais surtout, il m'est peu à peu apparu qu'un des facteurs de progrès pour notre époque, plutôt que la fuite en avant, c'est le réemploi d'anciens savoirs ou rapports au monde en combinaison avec les techniques modernes. La multiplication des nouveaux artisans, des fablabs, des microbrasseries, en ville comme à la campagne, en est le reflet. Les pages qui suivent entendent bien le montrer.

Et puis, dans notre modernité fragmentée, les expériences professionnelles les plus éloignées, loin de s'opposer, se complètent et s'enrichissent mutuellement si l'on parvient à leur donner du sens. En ce qui me concerne, la charpente, qui n'était d'abord qu'un moyen de subsistance, a rapidement pris une tout autre place dans ma vie. Si je travaille régulièrement sur des chantiers de charpente depuis dix ans, je ne suis pas « devenu charpentier » au sens où l'on endosse une identité et pratique un métier pour le reste de son existence. Mais en développant un rapport productif à la matière, en apprenant à inscrire mes actions dans la durée, en adoptant l'éthique artisanale du bien faire, j'ai trouvé des clés pour m'orienter dans notre époque frénétique.

La vie solide

Au fil des ans et des chantiers, j'ai acquis cette conviction : l'apprentissage et la pratique d'un artisanat sont un ensemble d'expériences, de méthodes et de valeurs adaptées aux défis individuels et collectifs de la modernité. Ce livre est une enquête résolument subjective sur ce qu'une telle culture peut apporter dans une vie d'aujourd'hui. Voici donc un récit d'apprentissage.